

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW PUBLISHERS CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres. New Orleans, La.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDE AU PRIX REDUIT DE CENTES LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Dates: Du 21 mai 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., La.

La vie moderne.

Pendant que, sur le Titanic, l'Anglais Phillips continue, jusqu'à ce que l'eau ait envahi sa cabine, à transmettre les appels de détresse du bateau qui sombre, un autre télégraphiste, un Français celui-là, le Tarbaïen Baclen, est à l'œuvre, au moment où l'élement sanglant vient d'éclater. Autour de lui, trois de ses collègues ont été massacrés; un quatrième, râlant, se traîne à terre; et Baclen télégraphie: "Mes trois collègues sont tués, le quatrième blessé; je suis à mon poste attendant mon tour". Et, tant que ses forces ne l'abandonnent pas, inébranlable, inconscient du danger qui menace, de la mort terrible qui rôde, Baclen demeure devant son appareil pour "assurer le service". A une époque où l'on prétend supprimer la notion du devoir, de tels exemples sont admirables et réconfortants. Non, l'homme n'est pas encore l'être de nature, de l'homme lui conseille de redevenir, qui n'obéit qu'à des instincts primitifs et farouches d'égoïsme et de conservation. Ces hommes, Baclen, Phillips, n'étaient que les serviteurs modestes d'une consigne qu'ils avaient reçue; à l'heure de danger, cette consigne les grandit et les hausse au sublime; et ils accomplissent leur mission tranquillement, simplement—parce qu'en acceptant de l'accomplir, ils ont considéré que leur devoir était de l'accomplir jusqu'au bout. Je ne pense pas qu'en dépit de ce "régime du mode", que l'on voudrait nous imposer, l'éloge de la méthode aurait beaucoup de succès à côté du simple récit de ces actes d'héroïsme, car l'humanité aura toujours moins à s'émerveiller, l'imagine, d'avoir à compter parmi elle des modèles que des héros. Mais pourquoi faut-il avoir besoin d'écrire que Phillips ou Baclen ont eu, dans la circonstance, une attitude, une conduite dignes de l'antiquité? La vie moderne a sa noblesse

et sa grandeur tout comme l'antique, et ceux-là étaient certes des hommes modernes, qui manœuvraient la télégraphie sans fil. L'héroïsme et le dévouement sont de tous les temps, — depuis qu'il y a des hommes et qui pensent; qui pensent à leur devoir avant de penser à leurs droits. Et la conception qui consiste à "vivre sa vie" se flatte indignement d'être "moderne": elle est seulement odieuse et lâche. Anglais ou Français, Baclen et Phillips nous rappellent que les hommes modernes—qui veulent être des hommes,—savent que "vivre sa vie" consiste au besoin à mourir pour la vie des autres.

On a parfois le bonheur à portée de la main, mais on ne sait pas le saisir. Quel bonheur par exemple, de résulterait point de l'élevage des abeilles et quel profit d'abord: On a ri tant et plus du charlatan qui prétendait enseigner le moyen de se faire un revenu de 3,000 francs en élevant des lapins. C'était peut-être à tort. Un homme intelligent, soigneux, actif, débrouillard, placé dans les meilleures conditions pour la vente de ses animaux, réussit vraisemblablement à se créer de bonnes rentes par le plus simple élevage. Mais on oublie toujours de dire que le succès n'est jamais facile et ne vient pas en dormant. Les choses valent ce qu'elles coûtent. Même en apiculture, où, paraît-il, il n'y a qu'à se baisser pour ramasser l'or à pleines mains, il faut se donner beaucoup de mal pour obtenir des résultats favorables. Sans doute il y a les calculs des optimistes. "Une ruche, disent-ils, rapporte au bas mot vingt francs par an; donc cent ruches rapporteraient: 100 X 20 = 2,000 francs. Vous lieez bien deux mille francs! Malheureusement c'est de l'arithmétique et la pratique se moque souvent de nos plus rigoureux comptes mathématiques. J'avoue que j'admire l'indifférence dogmatique de ceux qui vous donnent ainsi le rapport moyen d'une ruche en général. Je dirais à peu près le rapport moyen de telle ou telle de mes ruches en particulier, mais ces chiffres rapprochés les uns des autres sont tellement variables qu'il est bien difficile de préciser le rapport moyen. D'ailleurs, il faut tenir compte des mauvaises années, malheureusement trop fréquentes. Or, rien vous, par exemple, que du mois de juin 1909 au mois de juin 1910, j'ai dû distribuer, pour sauver mes colonies d'une mort certaine, 900 kilos [neuf cents kilos] de sucre! Voilà qui vous rabat sensiblement la fameuse moyenne! Mais, malgré tous les aléas et tous les déboires, il n'est pas moins certain qu'un apiculteur laborieux et entendu, sera toujours bien payé de sa peine. Il faut qu'une contrée soit bien peuplée pour que la culture des abeilles n'y soit pas d'un rapport passable. L'apiculture procure donc des bénéfices appréciables. Mais elle est surtout intéressante à cause des jouissances qu'elle assure aux amateurs. C'est la plus intelligente, la plus saine, la plus reposante des distractions. Il n'y a point d'ennui qu'un homme passe un milieu d'un rucher ne puisse faire paillier, sinon dissiper. Les plus froids se passionnent pour leurs abeilles et passent avec elles de longues heures toujours trouvées trop courtes.

Pour être heureux.

On a parfois le bonheur à portée de la main, mais on ne sait pas le saisir. Quel bonheur par exemple, de résulterait point de l'élevage des abeilles et quel profit d'abord: On a ri tant et plus du charlatan qui prétendait enseigner le moyen de se faire un revenu de 3,000 francs en élevant des lapins. C'était peut-être à tort. Un homme intelligent, soigneux, actif, débrouillard, placé dans les meilleures conditions pour la vente de ses animaux, réussit vraisemblablement à se créer de bonnes rentes par le plus simple élevage. Mais on oublie toujours de dire que le succès n'est jamais facile et ne vient pas en dormant. Les choses valent ce qu'elles coûtent. Même en apiculture, où, paraît-il, il n'y a qu'à se baisser pour ramasser l'or à pleines mains, il faut se donner beaucoup de mal pour obtenir des résultats favorables. Sans doute il y a les calculs des optimistes. "Une ruche, disent-ils, rapporte au bas mot vingt francs par an; donc cent ruches rapporteraient: 100 X 20 = 2,000 francs. Vous lieez bien deux mille francs! Malheureusement c'est de l'arithmétique et la pratique se moque souvent de nos plus rigoureux comptes mathématiques. J'avoue que j'admire l'indifférence dogmatique de ceux qui vous donnent ainsi le rapport moyen d'une ruche en général. Je dirais à peu près le rapport moyen de telle ou telle de mes ruches en particulier, mais ces chiffres rapprochés les uns des autres sont tellement variables qu'il est bien difficile de préciser le rapport moyen. D'ailleurs, il faut tenir compte des mauvaises années, malheureusement trop fréquentes. Or, rien vous, par exemple, que du mois de juin 1909 au mois de juin 1910, j'ai dû distribuer, pour sauver mes colonies d'une mort certaine, 900 kilos [neuf cents kilos] de sucre! Voilà qui vous rabat sensiblement la fameuse moyenne! Mais, malgré tous les aléas et tous les déboires, il n'est pas moins certain qu'un apiculteur laborieux et entendu, sera toujours bien payé de sa peine. Il faut qu'une contrée soit bien peuplée pour que la culture des abeilles n'y soit pas d'un rapport passable. L'apiculture procure donc des bénéfices appréciables. Mais elle est surtout intéressante à cause des jouissances qu'elle assure aux amateurs. C'est la plus intelligente, la plus saine, la plus reposante des distractions. Il n'y a point d'ennui qu'un homme passe un milieu d'un rucher ne puisse faire paillier, sinon dissiper. Les plus froids se passionnent pour leurs abeilles et passent avec elles de longues heures toujours trouvées trop courtes.

Croyez-en ces avis d'un homme compétent qui les confie au "Petit Journal", pour le plus grand agrément de ses contemporains et de la postérité. Ce bonheur n'ira peut-être pas sans piqûres; mais on est le bonheur sans piqûres!

LES Antipathies Instinctives.

L'Echo du Merveilleux a colligé une vaste quantité de faits singuliers relatifs à des sympathies et à des antipathies instinctives. En voici quelques-uns: Amatus Lusitanus connaissait, dit-on, un moine qui tombait en faiblesse quand on lui présentait une rose et se refusait à sortir de sa cellule lorsque les rosiers commençaient à fleurir. Catherine de Médicis ne pouvait supporter également l'odeur de la reine de nos jardins, Scallier (Jules-César) mentionne un de ses parents qui ne pouvait supporter la vue d'un lit, et son fils Joseph s'arrêta tout pâle à la vue d'une botte de cresson ou d'un verre de lait. Zimmermann raconte qu'une dame tremblait au toucher de la soie, du satin ou de la peau veloutée d'une pêche. Montaigne parle de certains soldats qui avaient plus peur d'une pomme que d'une balle. Deslandes raconte, dans le "Mercure de France," d'autres faits aussi bizarres. Entre autres, il cite un soldat qui tombait en faiblesse lorsque l'on déchirait du linge en sa présence. Un gouverneur de ville frontière tombait en convulsion à la vue de deux de carpe; une dame avait la même incommodité à la vue d'une écrevisse cuite. Erasme, qui était né à Rotterdam, avait tant d'aversion pour le poisson, qu'il n'en pouvait sentir sans avoir la fièvre, et si l'on en croyait Ambroise Paré, une personne fort considérable ne voyait jamais d'anguille dans un repas qu'elle ne tombât en défaillance. Le célèbre physicien Pierre d'Apono ne pouvait endurer l'odeur du fromage; il s'évanouissait lorsqu'on en mettait auprès de lui, et nous croyons qu'il existe encore aujourd'hui un trait sur ce sujet: "De Aversione casei," du professeur de philosophie Martin Shookins, qui éprouvait également une antipathie profonde pour l'odeur du fromage. Cardan avait horreur des chats. Henri III de France s'évanouissait à la vue d'un chat, et le maréchal d'Albret à la vue d'un porc. Le maréchal duc de Schomberg gouverneur du Languedoc, avait une grande aversion des chats. Le cardinal Richelieu vivait entouré de ces animaux. M. Vangheim, grand veneur de Hanovre, tombait en faiblesse, ou s'évanouissait, quand il voyait un cochon rôti. Le duc d'Epéron s'évanouissait à la vue d'un levraut tué, bien qu'il pût regarder un lièvre sans crainte. Vladislav Jagellon, roi de Pologne, avait horreur des pommes; et si l'on en faisait sentir quelque-une à Duchesne, secrétaire de François Ier, il lui sortait une prodigieuse quantité de sang par le nez. Le pape Honorius croyait sa vie liée à celle d'une poule noire, appelée "Rome"; on sait que l'astrologue Galeotti avait persuadé à Louis XI (qui voulait le faire mettre à mort pour lui avoir conseillé de se fier à l'hospitalité du

Téméraire) que sa vie était liée à la sienne. C'est un des plus amusants chapitres du "Quentin Durward" de Walter Scott. Le peintre Mignard ne pouvait dormir qu'avec une poule dans sa chambre. Tycho-Brahé s'évanouissait à la vue d'un lièvre ou d'un renard. Le maréchal de Bézé à la vue d'un lapin. Bacon, tombait en défaillance pendant les éclipses de lune; Daumesnil a eu sa vie empoisonnée par la terreur des comètes. Thomas Hobbes avait une telle horreur de l'obscurité qu'il s'évanouissait aussitôt qu'on le laissait sans lumière. Pascal voyait un gouffre à côté de lui. Byle avait des convulsions quand il entendait l'eau tomber d'un gouttière ou d'un robinet. L'auteur du "Dictionnaire historique," ce même Bayle, mentionne le cas d'un homme qui avait un dégoût si profond du miel, que lorsqu'on en avait introduit dans un gâteau dans un empâté, qu'on lui appliquait d'ordinaire sur le pied, il s'en apercevait immédiatement et demandait instamment qu'on le lui enlevât. Le philosophe Chrysippe avait une si grande aversion pour les réveries, qu'il tombait quand il était saisi; et, ce qui paraît beaucoup plus bizarre, Fabrice Campani assure que don Juan Rol, cavalier d'Alcantara, tombait en syncope, quand il entendait prononcer "lana", quoique l'habit qui portait fait de laine. Julie, une des filles de Frédéric, roi de Naples, ne pouvait avaler le plus petit morceau de viande sans les conséquences les plus graves. Il y a des personnes qui ne sauraient voir des araignées; et l'on sait que les Chinois s'en font un rigal. L'astronome Lalande mangeait ces insectes après de la famille des araignées. Priestley, était pris de fou rire quand passait un enterrement. Vauban croyait avoir été femme dans une vie antérieure; M. de Lancre, conseiller au Parlement de Bordeaux, témoigne, dans son "tableau de l'inconstance des démons", qu'il avait connu un fort honnête homme s'effrayé à la vue d'un héros, qu'il crut plus de deux ans que ses entrailles étaient mangées par cet animal, et qu'il avait vu un gentilhomme fort brave qui ne l'était point assez pour oser attendre, l'épée à la main, une souris. Arriou nous dit: La plupart de ces faiblesses, de ces manies étaient bien connues; mais on est toujours content de les relire et de voir que tant de grands hommes ont eu leur petit grain d'extravagance.... mon Dieu! comme nous-même.

La peur des apaches.

Paris, 10 mai. Dans un récent discours, M. Lépine attribuait l'augmentation de la criminalité à l'extrême indolgence de la justice répressive. M. Lépine avait raison, mais il ne suffit pas d'avoir raison pour être écouté: les jurés de la Seine viennent en effet de nous prouver une fois de plus que, sur ces magistrats temporaires, la menace est de plus sûr effet que les conseils de la sagesse. Trois jeunes gens de dix-sept à vingt ans, prévenus par une domestique qu'une rentière de Sceaux, Mme Herbuté de Bute, possédait quelque argent chez elle, pénétrèrent avec effraction dans sa villa, entrèrent dans sa chambre à coucher, la saisirent à la gorge et étouffèrent ses cris, pendant que l'un d'eux explore les tiroirs de ses meubles. Sourde, à moitié aveugle, Mme de Bute n'a rien entendu; elle se débat énergiquement, fait échouer sa prise à ses agresseurs en les menaçant d'un poignard qu'elle tire de sa poche et s'enfuit dans le jardin, où elle est culbutée par le bandit qui faisait le guet; elle a le temps de tirer un coup de revolver qui effraie et met en fuite les misérables. Bientôt arrêtés, ils font des aveux complets: ils ont voulu voler Mme de Bute et aussi l'assassiner. Sur ces déclarations bien nettes, bien formelles, le jury les acquitte tous les trois. Il paraît que ce verdict a causé quelque émotion au Palais. Pour ma part, je n'en éprouve aucune surprise. Les assassins aujourd'hui, comme les membres des Saintes-Vehmes allemandes, paraissent avoir compris les bienfaits de l'association: ils ont des complaisances qui les logent et s'efforcent de les soustraire aux recherches de la police: ils ont aussi des vengeurs—tel ce Bill que l'on recherche sans succès dans les bois nancéiens—qui tuent ceux qui les dénoncent et n'hésitent pas à appliquer le même traitement à ceux qui les condamneraient. Or il faut reconnaître que nous sommes insuffisamment protégés par les brigades de la Sûreté. On a découvert Bonnot par hasard, mais les autres se moquent de la police, qui les cherche à tâtons et compte pour les arrêter sur cette Providence que la république traite en ennemie. Les jurés ne se soucient pas de subir un sort tragique. S'ils avaient condamné les trois bandits de Sceaux, ils ne vivraient pas tranquilles et appréhendraient toujours pour eux-mêmes le pire d'estin. Ce sont pour la plupart de braves bourgeois fort désireux qu'on arme la société contre les malfaiteurs, mais peu soucieux de risquer leur peau pour cette œuvre de salut. Que gagneraient-ils à condamner les assassins livrés à leur justice? Rien, assurément; mais, en revanche, ils joueraient gros jeu à se mettre à dos les vengeurs—aujourd'hui parfaitement organisés—du monde des apaches. Tous comptes faits, ils estiment qu'il y a profit à mériter la reconnaissance des malfaiteurs au risque de s'aliéner les sympathies des honnêtes gens.

Egalité.

Dans une grande ville anglaise, l'administration des tramways vient d'accorder aux chiens l'accès des voitures publiques. La miss, jeune ou vieille, qui ne veut pas se séparer de son toutou, peut le garder en payant deux tickets de tramway au lieu d'un. Or, l'autre jour, une vieille dame émit la prétention d'installer son chien sur un siège libre à ses côtés. Appelée devant le juge, cette dame qui, apparemment, fréquente les réunions de suffragettes, s'écria: —A l'égalité des obligations correspond l'égalité des droits. Mon chien paie: il a, comme vous et moi, le droit de s'asseoir. —Parfaitement, madame, répliqua le bon juge, à la condition que, comme vous et moi, il ne

mette pas ses pattes sur la banquette. Et la dame suffragette s'en fut, songeant que l'égalité n'est qu'un vain mot.

L'aviation sans moteur.

C'est à partir du 1er juin prochain que sera disputé le "concours de l'Aviette", dont nous avons déjà entretenus nos lecteurs et qui s'annonce comme un événement devant offrir un réel intérêt. On sait en quoi consiste le concours de l'Aviette, que la maison Peugeot créa et dota d'une somme de... 10,000 francs. Le but visé est de provoquer une première envolée de l'homme par sa seule énergie musculaire. Il s'agit pour les concurrents de franchir en l'air une distance d'un kilomètre marquée sur le sol par deux parallèles. Cette distance peut être franchie naturellement à l'aide d'un appareil quelconque mais qui ne peut être ni par l'homme, à qui il est interdit d'avoir des entraînements. Aucun point de l'appareil ne doit toucher terre entre les deux parallèles, l'espace à franchir étant assimilé à un fossé de 10 mètres de large, à bords abruptes, de profondeur infinie. L'appareil devra être tout entier, depuis l'extrême avant jusqu'à l'extrême arrière, en dehors de l'intervalle compris entre les deux parallèles, à l'instant où, après l'envol, il reviendra en contact avec le sol par l'un quelconque de ses points. Pour que la performance soit accomplie indiscutablement, sans le secours du vent, le concurrent devra, après l'avoir réalisée une première fois dans un sens quelconque, l'effectuer une deuxième fois en sens inverse immédiatement, c'est-à-dire dans un délai maximum de dix minutes. Telles sont les grandes lignes du règlement du concours de l'Aviette. Ce concours a déterminé un mouvement très net en faveur de l'aviation sans moteur, et il faut s'en féliciter, car les expériences qui seront entreprises pourront comporter d'utiles enseignements. Depuis l'annonce faite par la maison Peugeot de la création de ce prix, plusieurs sociétés spéciales, telles que "l'Aviation", "l'Aviation sans moteur", le club de "l'Aviette" ont été fondées. D'autre part, le nombre des engagements pour l'épreuve prochaine, dépassée à l'heure actuelle cent vingt. C'est dire l'importance du mouvement que nous venons de signaler. Un souvenir d'Alger. Un curieux souvenir historique à rapprocher des événements de Fez. Ceci se passait à Alger, lors de l'organisation du premier concours de chasseurs d'Afrique, fut, un jour, bloqué par l'élement, dans la maison qu'il habitait. Justement, la duchesse et lui allaient sortir pour une promenade à cheval au moment où la foule hurlant se porta devant la porte close de leur hôtel. Ici laissons raconter l'incident par les "Annales". Que faire? On était assez loin du quartier des chasseurs et l'on ne pouvait leur envoyer aucun émissaire pour commander un peloton d'escorte.... Mais à quoi bon une escorte, quand on est le duc et la duchesse de Chartres? Celle-ci, résistante à la prière de son mari, qui lui demandait de mettre pied à

terre et de regagner son appartement, ordonna, au contraire, que l'on ouvrit toute grande la porte de la cour et, plissant des deux, s'avança la première vers les "assiégeants". Tout près d'elle, inquiet et ravi à la fois de la hardiesse de cette solution, le duc faisait marcher à petite pas sa monture. Mme la duchesse de Chartres pénétra ainsi dans les rangs des Algériens soulevés, qui firent silence, instinctivement, en voyant que madame se présentait au milieu d'eux.... Elle salua à droite et à gauche, sans paraître le moins du monde alarmée, ni même étonnée d'une telle audace. Et puis, soudain, elle laissa tomber sa cravache et tendit aussitôt la main, comme si elle eût été certaine qu'on allait la ramasser et la lui rendre. Cela ne manqua pas, en effet, et ce simple geste eut un résultat magique: un jeune homme se pencha, prit la housine à terre, et la remit à la duchesse en saluant. Elle le remercia gracieusement; le duc fit de même, avec un cordial et joyeux éclat de ses yeux bleus dans sa face cuirée. Et des acclamations chaleureuses succédèrent aux vociférations. Les deux époux princiers purent faire leur promenade, sans autre protection que leur courtoise bravoure.

Un condamné à mort se suicide la veille de son exécution.

Macon, 6 mai.—Oliver Simmons, un nègre condamné à la peine capitale, qui devait être pendu ce matin, s'est suicidé dans le courant de la nuit en avalant une dose de poison. C'est sa femme, qui, venue pour lui faire ses adieux, l'a trouvé étendu sans vie sur le plancher de sa cellule.

Un condamné à mort se suicide la veille de son exécution.

Macon, 6 mai.—Oliver Simmons, un nègre condamné à la peine capitale, qui devait être pendu ce matin, s'est suicidé dans le courant de la nuit en avalant une dose de poison. C'est sa femme, qui, venue pour lui faire ses adieux, l'a trouvé étendu sans vie sur le plancher de sa cellule.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLÉANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne. Edition Hebdomadaire. Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an; \$6.00. 6 mois; \$3.00. 3 mois. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00. Un an; \$7.50. 6 mois; \$3.75. 3 mois. EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an; \$1.50. 6 mois; \$0.75. 3 mois. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$4.00. Un an; \$2.00. 6 mois; \$1.00. 3 mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. GRAND ROMAN INEDIT Par ELY MONTCLERC SECONDE PARTIE X Nous montrons au homme, tout simplement, au homme aux instincts pervers, trop veule pour

attaquer de front à celui qu'il hait, et qu'il veut perdre d'abord, parce que c'est dans son tempérament, ensuite, parce que l'empreinte de sa longue servitude a laissé en lui des traces profondes. Il est de la catégorie des traitres, des empolonneurs, des lâches qui dénoncent froidement leurs complices, s'ils espèrent en tirer un profit quelconque. Son âme était peut-être plus vile que celle de Vandréville-Lesgallies. Il n'y avait jamais en lui que deux bons sentiments: son affection paternelle et son amour pour Françoise, amour dont il n'espérait aucune réciprocité. Amour pur et fervent, fait d'admiration et de repentir, amour sans jalousie parce que sans désir. A cet amour, Jacques allait sacrifier tout ce qu'il pouvait sacrifier: son enfant peut-être, car René prenait place après Françoise dans son cœur. Cependant, il finit par vaincre ses appréhensions, il entra chez Robert. La pièce était vide. Légèrement rassuré par le silence, Saint-Cynan explore l'une après l'autre toutes les chambres de l'appartement. Personne. Pas plus. Vous que le conte.... le pauvre petit René n'était pas là non plus. —Qu'en a-t-il fait? se demandait Jacques. Où l'a-t-il caché? Ou? et ce n'est là-bas, dans son

repaire. Il faut donc que j'aille la-bas, que je tente cette dernière chance. Si je surprenais le monstre pendant son sommeil cette nuit! Si je lui envoyais les six balles de mon revolver dans la peau? ... il ne l'aurait pas volé.... Ce ne serait pas un crime, ce serait une bonne action. Un moment d'énergie, une seconde de décision suffiraient.... Oser! il ne s'agit que d'oser. —Dire que j'ai tenu tant de fois à me moroi.... et que je l'ai laissé vivre.... Parbleu! j'avais besoin de lui.... Plus tard, c'est la cravache qui retint mon bras. Je ne suis pas pour les moyens violents; ils m'inspirent une insurmontable répulsion.... Mais quoi, il faut ce qu'il faut! Saint-Cynan revenait dans son bureau en réfléchissant de la sorte. La nuit tombait, bruyante, car le ciel s'était subitement ouvert. Un orage menaçait. Il alluma l'électricité, il prit dans son coffre-fort tout l'argent liquide qu'il contenait. Une somme assez importante en billets et or, que je caissier princier y déposait chaque soir après la fermeture. En rangeant dans ses poches les matelas confortables de papiers blanchés, Jacques trouva la lettre destinée à Françoise. Il la tourna et la retourna entre ses doigts. Il était perplexé. —Somme toute, à quoi bon se découvrir de la sorte? En tête,

à tête, il se fut confessé franchement à la jeune femme. Par correspondance, cela devenait beaucoup plus grave. Se souvenant du mot célèbre: "N'avez jamais!" il déchira la lettre, et brûla les débris dans la cheminée. —Ma foi, convint-il, c'est préférable. En bien quoi? Je disparaissais, n'est-ce pas tout dire? Françoise n'aurait pas de peine à faire annuler notre fameux mariage. Le reste tombe de soi. Quand il apprendrait la mort de Robert de Sauves, comte de Vandréville-Lesgallies, ses parents, au lieu de me faire poursuivre, seraient plutôt tentés de me bénir, car je les aurai délivrés d'un fameux escarpant. Et je pourrais ainsi, recommencer tranquillement ma vie ailleurs. Sur ces mots qui le rassuraient et qui l'absolvaient, Saint-Cynan quitta son cabinet. Il répondit en salut respectueux au concierge, lui remit les clefs, et se dirigea vers la porte. Comme il allait la franchir, trois hommes se dressèrent devant lui. —Vous êtes bien M. Jacques Saint-Cynan? lui demanda l'un d'eux. Le salutation du misérable fat tel, qu'il n'eut pas la force de nier. —Oui, balbutia-t-il, en regardant son interlocuteur avec hé-

betude. D'un geste discret, le personnage montra une écharpe tricolore, en disant: —Je suis chef de la Sûreté, et je porte d'un maudait d'amener contre vous. Veuillez me suivre sans résistance, si vous tenez à éviter le scandale. Encoffré par les deux agents bourgeois, anéanti, abasourdi, l'esprit perdu, Jacques fut conduit à une auto de louage qui stationnait devant le trottoir. On l'y engouffra sans peine: ce n'était plus qu'une loque. L'auto fila, emmenant au Dépôt le prisonnier. Nous avons laissé Dolores Arter en route pour le Palais de Justice. Elle fit des pieds et des mains, elle se débatta de telle sorte, qu'on finit par l'adresser boulevard du Palais, au directeur des recherches. Celui-ci, après l'avoir entendue, l'envoya au chef de la Sûreté, entre les mains duquel elle devait déposer sa plainte. Monsieur, dit-elle, je possède une lettre que m'a confiée ma maîtresse agonisante, avec mission de la remettre à qui de droit, si mon maître, M. Saint-Cynan se remariait.... Cette lettre est pour le procureur de la République. Je sais en substance ce qu'elle contient. Et je peux vous affirmer que les accusations de ma maîtresse sont vraies. Je l'ai vue mourir, je sais

ce qu'elle a souffert. De plus, je dépose personnellement une plainte contre M. Saint-Cynan, lequel a fait enlever son fils et le séquestrer je ne sais où. Peut-être veut-il s'en débarrasser comme il a fait pour Madame. Lorsque l'enfant a disparu, j'ai fait ma déclaration au commissariat de police de mon quartier, d'après le conseil de mes voisins.... car je suis étrangère, je ne connais pas les coutumes françaises. On en a pris note, mais chaque fois que je retourne au commissariat, on me répond qu'on ne sait rien. Voici la carte que m'a fait porter mon maître ce matin. Il s'y reconnaît l'auteur de l'enlèvement de son fils. Le chef de la Sûreté écouta très attentivement l'Espagnole. Il jugea que ses dires devaient être pris en considération et fit le nécessaire pour qu'elle pût être reçue par un des substituts du procureur de la République, auquel elle remit sa lettre. Françoise avait, pour l'édifier, rassemblé ses dernières forces. Elle ne songeait point à faire de la littérature, elle ne pensait qu'à se venger. De sa grande écriture haéchée, elle avait tracé les phrases suivantes: "Monsieur le Procureur de la République,

"Je vais mourir dans peu d'instants. Les médecins ne comprennent rien à ma maladie. Seule, je sais de quoi je meurs. Je meurs empoisonnée, et j'accuse formellement mon mari, Jacques Saint-Cynan, d'être l'auteur de cet acte criminel. "Je l'ai surpris il y a quelques heures, tenant en main une boîte où sont contenus des cachets dont je me sers. J'ai cru à un mouvement de sollicitude de sa part, j'ai voulu l'embrasser. Il m'a repoussée avec des yeux fous, il m'a insultée.... Maintenant je me rappelle son visage: il était livide de peur. "J'ai eu une crise, on m'a donné les cachets.... C'est du poison. La preuve, vous la trouverez en exhumant mon cadavre, et en faisant procéder à son autopsie. "Mon mari ne m'aime plus, depuis qu'il a rencontré chez moi une de mes amies d'enfance, la doctoresse Françoise Raynier. Elle est sa maîtresse, il veut en faire sa femme. Voilà pourquoi il me tue.... "Vous verrez, du reste, se réaliser mes prédictions, car la personne de confiance à qui je donne cette lettre, ne doit en faire usage que dans le cas où mon mari épouserait cette femme. "Françoise RAMON, épouse SAINT-CYNAN. Après avoir lu très attentivement